

Expérilleuse poésie

La poésie comme expérience. Sous la direction de Claude Lévesque Hurtubise, « Constantes », 166 p.

Ginette Michaud

Number 232, May–June 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63323ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Michaud, G. (2010). Review of [*Expérilleuse poésie / La poésie comme expérience*. Sous la direction de Claude Lévesque Hurtubise, « Constantes », 166 p.] *Spirale*, (232), 45–46.

Expérilleuse poésie

ESSAI

PAR GINETTE MICHAUD

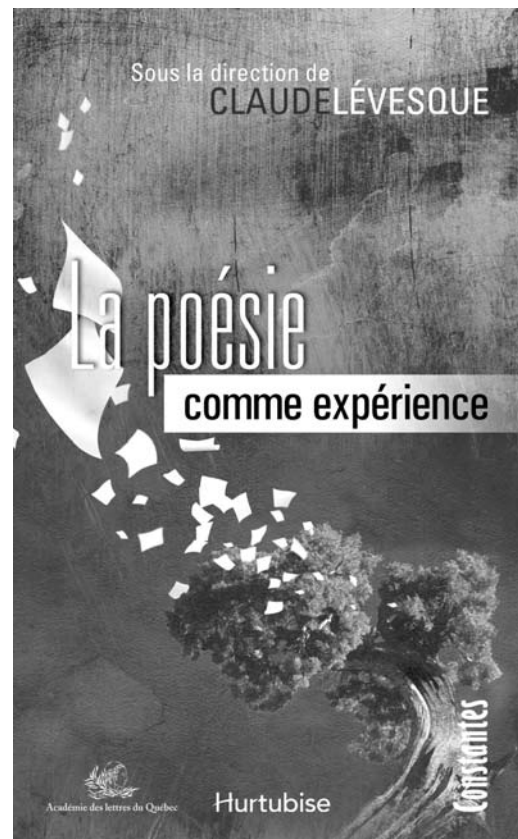
LA POÉSIE COMME EXPÉRIENCE

Sous la direction de Claude Lévesque
Hurtubise, « Constantes », 166 p.

La poésie comme expérience est le troisième volet de ce qu'on pourrait considérer à juste titre comme un triptyque : après *Qu'en est-il des intellectuels aujourd'hui?* (Hurtubise, 2007) et *La censure dans tous ses états* (Hurtubise, 2008), deux colloques sous les auspices de l'Académie des lettres du Québec et également organisés à l'initiative de Claude Lévesque, *La poésie comme expérience* — titre emprunté au livre de Philippe Lacoue-Labarthe auquel ce colloque rendait ainsi hommage — prolonge les deux précédents ouvrages en aiguisant la question de la liberté d'expression, en butte à toutes les censures (politique, religieuse, médiatique, psychanalytique), en allant cette fois au cœur même de l'écriture poétique, de son secret, de sa singularité résistante à toute traduction et interprétation. Claude Lévesque a fait appel à douze écrivains d'horizons et de générations différents — Paul Bélanger, Antoine Boisclair, André Brochu, Normand de Bellefeuille, Paul Chamberland, François Charron, Thierry Dimanche, Louise Dupré, Madeleine Gagnon, Paul Chanel Malenfant, Pierre Ouellet et Élise Turcotte — en leur demandant de cerner leur conception de la poésie, ou du poème, question grave entre toutes, puisque liée à l'impossible et touchant intimement aux limites du langage même.

Car l'expérience poétique, « [l]orsqu'elle atteint une grande intensité, [...] ne peut se vivre que dans l'effondrement, en une sorte d'extase, à hauteur de mort », écrit Claude Lévesque dans sa dense et élégante « Présentation » où il cite un passage de *L'En dessous l'admirable*. Jacques Brault y témoigne précisément de la manière dont il s'est « laissé choisir pour l'impossible. Sans gloire, sans honte. Et

sans prévoir. Ce fut atroce ». De cet « atroce » surprenant qui le ravit et le laissa étranger et d'abord à lui-même, de ce saisissement violent du sombre (un des sens d'*atrox* : noir), Brault ne dira rien, ou presque (fissure du dire dans l'interdit : voilà le poème), car, s'il livrait son secret, cela entraînerait que « nous serions comme avant : une solitude à plusieurs ». Le poète se tait donc, mais il fait aussi sentir, ressentir l'arête coupante de ce silence, en disant sans dire, de manière aussi elliptique que précise, la force d'ébranlement d'une expérience qui implique moins le « vécu » (mot détestable, si peu... poétique!) que le péril, l'exposition au danger, de même qu'un certain art de la traversée : « [...] maintenant l'incroyable a pris un air d'horizon, tout proche, comme une espèce de clôture ajourée, un treillis d'admirable matin ». (Incidentement, ce mot, « treillis », ne peut pas ne pas faire penser au titre de Paul Celan, *Sprachgitter, Grille de parole*.) Ils seront plusieurs dans ce recueil à commenter le livre de Lacoue-Labarthe, consacré comme on le sait à Celan justement, et à revenir sur les ressources de ce mot, « expérience », au sujet duquel Pierre Ouellet propose de parler d'« expoésie » : « Ex-périr : aller au travers jusqu'au bout, jusqu'au-dehors, à l'extérieur de tout, de la vie comme de la mort. Ex-vivre, ex-mourir. La poésie ou l'expoésie est cette brusque sortie, toujours périlleuse hors du face à face des morts et des vivants dans le "dedans" perpétuel du périr, du per-ire, de "l'aller par et à travers". »



POURQUOI LA POÉSIE ?

Dans cette question, on entend résonner celle qui fut au cœur de l'échange entre Freud et Einstein dans *Pourquoi la guerre?* Paul Chanel Malenfant rappelle cette réponse parfaitement désespérée et lucide d'Elias Canetti, qui commente dans *La conscience des mots* (essai convoqué par plus d'un dans ces pages) cette phrase d'un anonyme : « "Si j'étais réellement un poète, il me faudrait pouvoir empêcher la guerre." » Le poème est ainsi tout le « contraire de la jactance », dit Canetti, il « exprime l'aveu d'une responsabilité », celle qui « accorde un crédit particulier aux mots », commerce avec eux et les traite, les maltraite aussi de ses « effronteries intimes », mais qui, toujours « malfaiteur par amour », sait se faire « à nouveau tout petit devant eux » pour rendre compte « d'une puissance qui le déchire », lui, en eux, « à savoir, la

volonté de répondre de tout ce que les mots peuvent saisir; et d'en expier soi-même la défaillance ».

Si la question du poème n'est plus depuis longtemps celle du « qu'est-ce que...? » (genre, catégorie, règle, forme : la poésie pense-t-elle? mais si, bien sûr, et plus encore, en « réunissant le maximum d'ouverture et le point extrême de concentration » [Marina Tsvetaïeva]), mais celle du « pourquoi? », elle est aussi du fait même celle de la venue, d'une venue sans provenance ni destination, irruption du là ici-maintenant, effraction toujours involontaire, événement ou accident (comment ne pas penser au hérisson-poème de Jacques Derrida traversant, aveugle, l'auto-route?). Elle porte la question sans fond ni fondement, celle du sens comme de l'insensé, qui est son *ir-* ou hyperresponsabilité particulière, responsabilité aggravée pourrait-on dire : « *Qui n'a pas éprouvé cette solitude foudroyante devant le monde n'existe pas complètement. Et si on demande encore à quoi sert la poésie, je suis tentée de répondre qu'elle ne sert à rien, sinon à signifier cette solitude, et cette présence au monde* » (Élise Turcotte). La poésie tient au rien, à ce rien qui n'est pas rien (Brault évoque ce « *vide plénier* », « *chaud et lumineux du rien qui est encore quelque chose et qui l'est d'autant plus que s'y dissolvent les illusions du moi et du monde* »), rien qui n'est pas *nihil* mais la chose (*res*) même du rien qu'elle atteint, qu'elle laisse venir par son attention. Et c'est cela, sa légèreté si grave qui importe, puisque le poème ne rend de comptes à rien ni à personne, pas même à la littérature, il ne répond de rien et surtout pas de lui-même, puisqu'il ne prend pas appui mais rend justement sensible, par sa découpe soudaine, des « *[c]hoses dérisoirement choses* » où il n'y a pourtant pas « *matière à s'extasier* » (« *Mais pourquoi, demande Brault, l'insignifiant prend-il parfois une signification poignante?* »). Poésie : le monde même. « *Et si c'était tout simplement un art de dire?* », demande Madeleine Gagnon. *Qui fait que le monde s'est dit là, comme jamais il ne s'était dit auparavant. S'est dit là, à cet instant précis, fulgurant. Lumineux et polyphonique au bord même de l'abîme du sans-nom. Du sans-mot. S'est dit là, et pas ailleurs. Et si c'était que le monde, là,*

ne se pourrait dire autrement? Car autrement, il n'y aurait plus de sens à rien. » Quand Heidegger écrit dans *Acheminement de la parole* (Claude Lévesque cite ces phrases) que « *[l]e mot seul confère l'être à la chose* » et qu'« *aucune chose n'est sans le mot* », le poète proteste au nom de la chose et pense à part lui que le philosophe est peut-être resté un peu en chemin... Le poème ne fait pas être la chose : il est touché au cœur par ce qui vient avant l'être, le mot, la chose, il avance vers cet avant, il est cette *aventure-là*.

POÉSIE, CE QUI REVIENT DE LOIN, CE QUI NE VA PAS DE SOI

« *La poésie – / seulement qu'est-ce que ça peut bien être. / Plus d'une réponse vacillante / fut donnée à cette question. / Et moi-même je ne sais pas, et je ne sais pas, et je m'y / accroche / comme à une rampe solitaire* », écrit le poète Wislawa Szymborska (cité par Élise Turcotte) dans *De la mort sans exagérer*. On trouvera en effet plus d'une « *réponse vacillante* », explosive (beaucoup de violence « *détonante* » dans « *L'expoésie* » de Pierre Ouellet...) ou affirmative, dans ces pages où, comme dans tout ouvrage de ce genre, inégal par définition, ce qui frappe à la lecture, ce sont bien sûr la forme et la variété des interventions (certaines quelques peu professorales ou scolaires... académiques, d'autres désinvoltes; les unes surchargées de références ou, au contraire, autarciques, délestées de voix autres; témoignages de haute tenue ou simples notes sentant l'improvisation...). Au-delà des tons et timbres de chacune de ces voix, ce qui retient aussi l'attention, ce sont, évidemment, les contradictions, souvent très vives, entre les positions esthétiques et éthiques (les deux mots n'en forment ici qu'un seul, la question de la poésie étant celle du monde même ou, pour reprendre le titre de Paul Chamberland, d'*Une politique de la douleur*) dont il est fait état ici et qui sont souvent très éloignées les unes des autres. Ainsi, si certains définissent l'expérience poétique en termes de « *révélation* » (Paul Bélanger et Paul Chamberland : « *Il n'en demeure pas moins que la poésie garde à mes yeux le privilège de faire accéder la pensée au fulgurant éclat d'une révélation [...]* »),

d'autres rejettent ces mots, « *"mystère", "éblouissement", "vérité", "indicible"* », qui « *ont été si souvent employés dans les discours sur l'art poétique qu'ils mériteraient qu'on les prenne à rebours pour en ressaisir la vraie portée* » (Élise Turcotte). Si plusieurs adhèrent aux propositions philosophiques de Claude Lévesque, fondées sur les conceptions de Heidegger et de Bataille dans *La haine de la poésie* — curieusement, on note que si tous citent à l'unisson *La poésie comme expérience* de Lacoue-Labarthe comme référence obligée (et non sans quelques contresens à l'occasion), ni *Phrase* du même auteur ni le collectif précisément intitulé « *Haine de la poésie* », cette fois avec des guillemets ironiques, paru dans la collection « *Première Livraison* » chez Christian Bourgois en 1979, ne sont cités... —, plusieurs (André Brochu, Madeleine Gagnon, Normand de Bellefeuille) s'insurgent également contre ces « *pensées du désespoir* », réclamant plutôt un « *[a]pprentissage calme et serein* » : « *Et je refuse que la poésie doive ses raisons d'être à la haine et au malheur, fussent-ils convertis en abjection souveraine et en néant sublime* » (Madeleine Gagnon).

Alors, la poésie? Ni essence ni substance, à peine un support, entre silence et chant, elle est ce qui phrase juste, là où « *le vrai ne se comprendrait qu'à travers le chemin du juste dit et de la mesure chantée, là où [...] les pieds et les syllabes s'avancent, sonores, vers ce qui ne se peut dire et concevoir autrement* », comme le dit encore Gagnon. Le poème a mille noms : blessure, douleur, coupure, séparation, âpreté; il n'est ni mystère ni religion, mais tendu, tenu par le sacré et le secret; peut-être prière, toujours adresse (mais à qui et à quoi? c'est ce qui lui reste inconnu et plus : inconnaisable); vibration d'un corps sonore et muet à la fois, main tendue, mais qui, comme Rimbaud le savait si bien, dit seulement : « *Je n'aurai jamais ma main.* »

Le dernier mot, comme il se doit ici puisqu'il avait donné le premier mot de ce colloque, revient à Philippe Lacoue-Labarthe, qui écrit qu'« *un poème est toujours involontaire* » : « *Un poème n'a rien à raconter, ni rien à dire : ce qu'il raconte et dit, c'est ce à quoi il s'arrache.* » †